

Grinshpun, Yana, *Ô, entre langue(s), discours et graphie*

Catherine Détrie



Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/praxematique/978>

DOI : [10.4000/praxematique.978](https://doi.org/10.4000/praxematique.978)

ISSN : 2111-5044

Éditeur

Presses universitaires de la Méditerranée

Édition imprimée

Date de publication : 1 novembre 2008

Pagination : 244-248

ISBN : 978-2-84269-863-8

ISSN : 0765-4944

Référence électronique

Catherine Détrie, « Grinshpun, Yana, *Ô, entre langue(s), discours et graphie* », *Cahiers de praxématique* [En ligne], 50 | 2008, document 10, mis en ligne le 01 janvier 2013, consulté le 25 septembre 2020. URL : <http://journals.openedition.org/praxematique/978> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/praxematique.978>

Yana GRINHPUN

Ô, ENTRE LANGUE(S), DISCOURS ET GRAPHIE

Paris: Ophrys, 313 p.

L'ouvrage de Yana Grinshpun, qui s'attelle à une unité perçue comme marginale — la petite particule intrigante qu'est *ô* (*o, oh, ho?*) — est bienvenu, pour au moins deux raisons: parce qu'il met l'accent sur une particule jusque là délaissée, mais aussi parce que, pour l'avancée de la recherche, les unités aux contours flous sont toujours celles qui nous en apprennent le plus sur les relations entre le langage et l'humain: c'est le cas pour *ô*, en tant que forme écrite chargée initialement de représenter de l'oralité. Jusqu'à présent, l'affaire semblait entendue: *ô* serait une marque de la langue littéraire, et à ce titre rejetée à la périphérie des analyses de la langue ordinaire: lourd handicap pour notre petite particule... Or il n'en est rien: c'est en effet uniquement la graphie qui discrimine les usages de la particule *ô* dans les textes écrits de l'interjection [o], extrêmement fréquente à l'oral, voire des autres formes écrites *oh, ho*. Dès lors, comment cette petite particule va-t-elle quasiment se spécialiser en français dans une représentation littéraire, associée à un registre soutenu, et signaler une façon de s'exprimer propre à un ethos considéré comme pathétique?

YG tente de répondre à la question en choisissant en premier lieu une démarche diachronique, montrant qu'il s'avère absolument nécessaire, pour aborder *ô*, de revenir sur son histoire, grecque d'abord, latine ensuite. Si le grec ancien possède deux graphies, qui diffèrent par l'accentuation, il n'est cependant pas assuré que ces deux graphies discriminaient indubitablement les divers emplois: elles permettaient simplement de discriminer le seul vocatif des autres emplois. En effet, son association avec le vocatif est tellement fréquente qu'on peut en déduire qu'il s'agit d'un emploi non marqué, l'emploi marqué du vocatif étant celui qui précisément ne sollicite pas l'oméga en grec ancien.

Le latin, lui, ne conserve qu'une seule forme *o*, qui représente aussi bien l'interjection autonome que l'unité placée devant un groupe nominal. Pour ce qui est de son association avec le vocatif, il est évident qu'il s'agit simplement d'un hellénisme, les seules attestations de cet emploi se trouvant dans des textes littéraires: le vocatif se présente donc habituellement sans la particule. Le syntagme {*o* + GN} peut être

aussi à l'accusatif: dans ce schéma, c'est la valeur d'émotion qui est prédominante (*O audaciam!*). Les grammaires antiques hésitent en outre sur son statut grammatical: interjection, adverbe? Les grammaires modernes du latin n'ont pas ces états d'âme: elles classent toujours *o* dans les interjections, catégorie grammaticale elle-même marginalisée, et spécifient que son emploi est rare avec un vocatif, son rôle habituel étant d'accompagner un énoncé nominal exclamatif.

En français, les problèmes de graphie demeurent (*ô, oh, ho*). La forme *ô* peut recouvrir un emploi interjectif autonome et un emploi en relation immédiate avec le GN qui le suit {*ô* + GN}. L'analyse que propose YG s'établit en premier lieu contrastivement. L'emploi de *ho* étant très marginal et bien délimité en français, l'auteur se concentre sur le couple *ô/oh*. Les formes *ô* et *oh* ne peuvent pas être considérées comme des variantes graphiques ou des homonymes: YG montre, corpus à l'appui, que les contraintes d'emploi sont liées au genre du discours. Ainsi, au XVII^e siècle, *oh* est absent du genre poétique, mais bien présent dans la comédie en prose, ces emplois se radicalisant au XVIII^e siècle. Au XIX^e, si l'exclusion de *ô* dans la comédie est confirmée, le choix de *ô* ou de *oh* en poésie s'effectue le plus souvent en fonction de la syntaxe: ainsi le choix de *oh* en syntaxe autonome est-il prédominant, face à *ô* dans les autres emplois, chez Hugo. Mais, *a contrario*, Mallarmé choisit la graphie *ô* dans tous les cas: *ô* est alors, dans la langue mallarméenne, non seulement un marqueur du poétique, mais aussi un marqueur lié à une esthétique particulière: celle qui revendique l'autonomisation totale de ce qu'il appelle « le Vers ». Dans le genre *correspondance*, c'est le flou qui prévaut: Hugo épistolier, dans un cotexte similaire, semble utiliser indifféremment *ô* et *oh* (par exemple *Ô combien je t'aime!* en date du 20 mai 1822 vs *Oh! combien je t'aime, combien je t'ai toujours aimé!* en date du 30 juillet de la même année, dans le cadre de la même correspondance). La même instabilité est à l'œuvre dans la correspondance de Sand ou de Balzac.

Ce panorama montre que deux tendances sont en interaction constante au fil des siècles: la première propose une distinction graphique (*ô/oh*) sur critères linguistiques, la seconde associe l'usage de *ô* à un genre ou à un registre particulier. Les imprimeurs, progressivement, répartissent les formes selon le style et le genre: au style noble est associé *ô*, tandis que *oh* est privilégié dans les genres moins nobles. Ils tentent ainsi d'instaurer une cohérence (relative) dans la répartition des

deux graphies. Mais l'intuition linguistique joue aussi un rôle qui peut contrarier la hiérarchisation des genres. Bref, le problème est complexe. Au XIX^e siècle, la transformation de *ô* en marqueur de littéarité résout les questions de graphie puisque *ô*, hors emploi littéraire, n'est plus attesté que dans des locutions figées du type *ô Dieu!*, dans les énoncés à dimension rhétorique délibérément soulignée, ou dans des énoncés dont la visée est ironique, l'emploi de *ô* étant dans ce cas parodique.

Cependant, si la graphie semble un problème réglé, il n'en va pas de même pour l'analyse du fonctionnement linguistique de notre petite particule. En particulier son identité syntaxique reste pendante, même si la plupart des grammaires modernes et des dictionnaires classent plutôt *ô* dans les interjections et discriminent deux emplois de *ô*, vocatif et prédicatif. Le *TLF* recense en outre les diverses positions syntaxiques de {*ô* + GN}. Mais l'analyse ne va pas plus loin.

La première tâche que se donne YG est de sérier les constituants introduits par *ô*: pronoms (*ô vous qui me lisez*), et noms (non déterminés ou présentant une détermination contrainte: article défini ou déterminant possessif).

La deuxième est de classer les emplois de {*ô* + GN}. YG dégage deux grands emplois (dépendant/autonome), se subdivisant chacun en deux types:

- « invocatif » (*ô prince, j'implore ta pitié*) et « prédicatif » (*ô sage décision*) ce que YG appelle l'emploi dépendant. C'est le cas quand le cotexte ou la situation permettent de dégager un support, par exemple pronom de deuxième personne pour l'invocatif, repérage anaphorique, cataphorique ou repérage d'un élément du contexte situationnel pour le prédicatif;
- « interjectif » (*il est venu, ô ciel, pour attaquer la ville*), et « évocatif » (sa fonction est alors de signaler le désordre des pensées du locuteur) pour l'emploi autonome.

Pour ce qui est des emplois dépendants, YG remarque que l'invocatif et le prédicatif n'ont tendanciellement pas les mêmes positions syntaxiques: la séquence en emploi prédicatif est préférentiellement postposée à la phrase où figure le terme support, tandis que la séquence en emploi invocatif est préférentiellement à l'initiale ou en position médiane, ce qui n'exclut pas, pour l'un ou l'autre emploi, des positions différentes. Pour ce qui est des emplois autonomes, à l'écrit, le bornage

de la séquence est signifié par la ponctuation (virgules, tirets ou point d'exclamation).

YG s'interroge ensuite sur la possibilité de dégager d'éventuels points communs entre les emplois invocatif, prédicatif, interjectif et évocatif de $\{\hat{o} + \text{GN}\}$. Elle fait l'hypothèse de base que le locuteur « crée une scène de parole “décalée”, sans véritable interlocution, où il y a à la fois dire et représentation » (p. 143), représentation dans le sens de mise en spectacle du dire (*re-présentation*, comme l'écrit YG), opérant un renvoi au centre de la notion exprimée par le GN qui suit \hat{o} : re-présentation de l'allocutaire (invocatif) ou re-présentation imposée par l'émotion que la situation suscite (prédicatif, interjectif, évocatif). La structure soustrait ainsi l'énoncé à toute confrontation de points de vue, tout en travaillant la porosité des frontières entre les divers emplois, et privilégie donc une instabilité interprétative délibérée. La séquence $\{\hat{o} + \text{GN}\}$ pose ainsi la question d'un régime énonciatif spécifique.

Le volet suivant est consacré aux problèmes de traduction. Quand un texte en langue étrangère est traduit en français, quels sont les facteurs qui vont inciter le traducteur à utiliser la particule \hat{o} , qui ne figure pas dans le texte source? YG observe quelques traductions théâtrales, ce qui lui permet d'avancer l'idée que \hat{o} apparaît dans une énonciation empreinte de poéticité ou dans ce qu'on peut considérer comme une parenthèse lyrique, ne s'inscrivant pas dans le fil de l'interaction, en une mise en scène d'ordre poétique.

Le dernier volet est consacré à l'analyse exhaustive des utilisations de \hat{o} au XVII^e siècle, et dégage les contraintes linguistiques qui pèsent sur son emploi, statistiques à l'appui.

Une conclusion, brève, mais dense et forte, reprend synthétiquement les points envisagés au fil du texte, et se termine par un souhait: celui d'avoir contribué à donner un statut linguistique à \hat{o} , statut jusqu'à présent précaire, en raison de « sa faible consistance phonétique et graphique » et de « sa nature syntaxique incertaine » (p. 297).

La lecture de cet ouvrage permet d'attester que ce souhait est pleinement réalisé. Certes une critique sourcilleuse pourrait reprocher à l'ouvrage d'YG quelques défauts mineurs, comme — à de rares moments — une certaine redondance, sans doute inévitable au regard du point de vue adopté, qui croise diachronie et synchronie. Mais ce n'est pas ici la posture choisie, posture qui aurait pour effet de laisser croire que

de tous petits défauts (ponctuels) l'emporteraient sur l'intérêt global de l'ouvrage: ce serait tout simplement trahir ma pensée. Au contraire, je suggère vivement aux chercheurs intéressés par la particule de s'approprier cet ouvrage, qui fera référence. Ils y trouveront non seulement des observations ponctuelles d'une grande pertinence, mais aussi une mise en perspective systématique de ces observations, les replaçant dans l'histoire — graphique, syntaxique, discursivo-énonciative — de la particule.

Je soulignerai pour conclure trois points forts, parmi d'autres, de cet ouvrage:

- la qualité de la documentation réunie par YG, qui dresse un panorama de l'histoire et des emplois de la particule *ô* visant à l'exhaustivité;
- la clarté et la pertinence des analyses proposées (les exemples sont très nombreux, et éclairants);
- enfin — et c'est de mon point de vue l'apport fondamental de ce travail — non seulement son incontestable utilité, mais surtout sa nécessité. *Ô, entre langue(s), discours et graphie* comble un manque, la particule *ô* ayant jusqu'à présent été très peu étudiée pour elle-même. En effet, même si elle a déjà été abordée, par exemple par le biais de l'apostrophe, de l'exclamation, de l'interjection ou de la phrase nominale en particulier, elle n'a jamais à ma connaissance été envisagée comme objet linguistique à part entière. C'est maintenant chose faite. La lecture de l'ouvrage, toujours agréable et convaincante, ne peut que satisfaire analystes du discours, interactionnistes, et tous ceux, plus largement, qui s'intéressent à l'énonciation.

Catherine DÉTRIE

C.N.R.S., Université Montpellier 3, Praxiling UMR 5267